



REVUE MENSUELLE POUR LA JEUNESSE

Directrice

ROSA BAILLY

Rédaction et administration

LES AMIS DE LA POLOGNE

16, Rue de l'Abbé-de-l'Epée, PARIS (5^e)

Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96

Téléphone : Odéon : 62-10

Abonnements

France : 3 fr. par an

Pologne : 2 zlotys



UNE DE NOS AMIES POLONAISES

B.U.C. LILLE 3



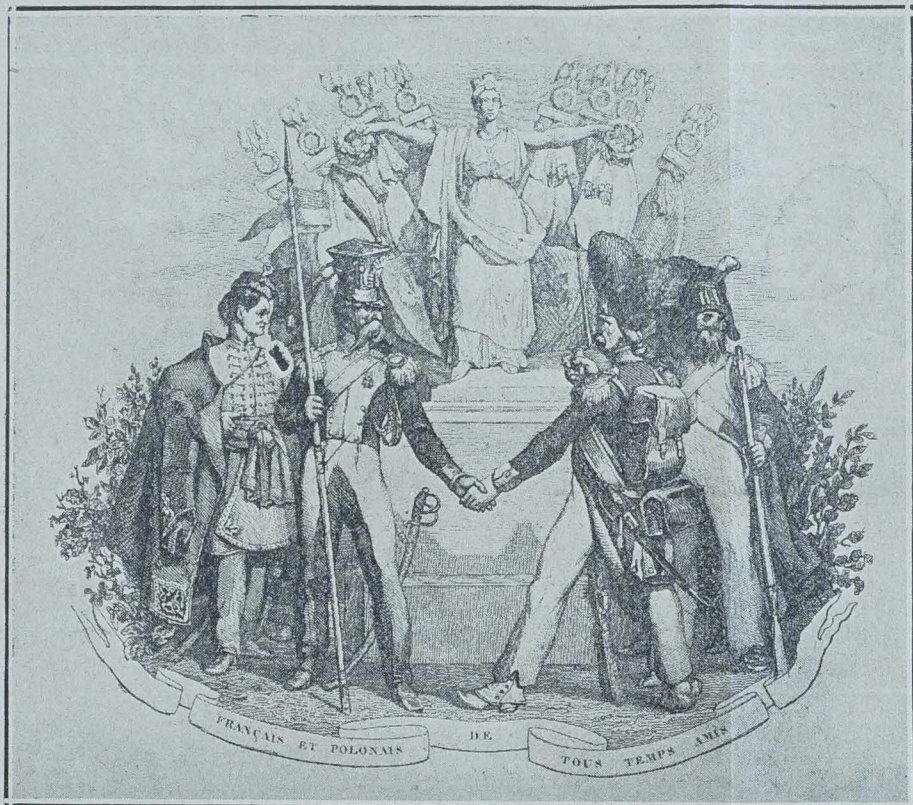
021 947468 0

KOCHAJMY SIĘ !

A la fin des banquets, lorsque l'on portait les santés des convives, l'usage en Pologne était d'élever son verre, en disant : « Kochajmy Się ! — Aimons-nous ! »

Cette belle et touchante formule peut servir de devise à notre groupement. Aimons-nous ! Et tous les différends s'apaiseront. Aimons-nous ! Et il n'y aura plus de guerres !

Une phrase de Michelet répond à ce mot polonais : « Français et Polonais, dit-il, nous entraînerons le monde. Qu'il suive en nous l'avant-garde de la fraternité ! »



« FRANÇAIS ET POLONAIS DE TOUS TEMPS AMIS »

Oui, la France et la Pologne incarnent un grand idéal : celui de l'union de tous les peuples dans l'amitié. Toutes deux ont un magnifique rayonnement sur le monde. Elles pourront, le jour venu, déclarer la paix au monde, selon le vœu de Victor Hugo. Mais il faut d'abord qu'elles soient indissolublement unies, et c'est à vous, mes amis, de parachever cette œuvre d'alliance ébauchée depuis le début de notre histoire et cimentée par les sacrifices mutuels au siècle dernier. C'est votre tâche, sainte, magnifique, et si douce aussi !

Amis Français, sachez ce qu'est la France pour les Polonais. Voici une lettre que je ne devrais pas vous livrer, mais je ne puis me tenir de le faire :

« Je voudrais, m'écrit un lycéen polonais, vous raconter un épisode qui m'a tant ému.

« La nuit tombe. Je reviens de la petite promenade que j'ai faite dans l'après-midi. Au marché Kościuszko j'entends : *Przepraszam, którydy można dojechać do stacji* ?

« Je ne sais pas quelle force m'a poussée vers cet homme. Je le prends sous le bras. Sentant sa fatigue, je porte sa valise et, bras dessus, bras dessous, je le conduis jusqu'à la gare.

« Chemin faisant, je l'interroge sur ses affaires. Tout à coup, j'entends : « J'ai été en France »... — Comment ? vous avez été en France ? Et vous parlez bien français ? — Mais évidemment, Monsieur, j'y ai été dix ans.

« Il est 4 h. 30. Nous sommes au but. Je le fais s'asseoir sur une banquette et je me place à côté de lui. Maintenant, la conversation se passe en vrai français. Je parle longtemps cette langue qui me fait tant de plaisir.

« — Monsieur, reprend-il, je suis ouvrier. Je cherche du travail. J'ai marché de Kielce à Włocławek. Aujourd'hui, je n'ai rien mangé...

« — Ah, Monsieur, ma poche n'est pas encore tout à fait vide !.. » Quelque temps après je l'accompagne à son déjeuner... Ayant apaisé sa faim, il recommence : — Avant la guerre j'ai été en France. Je travaillais aux manufactures. Croyez-moi, je m'y sentais fort bien. Il ne manquait jamais de travail. En 1920, je suis revenu en Pologne pour lutter contre les Bolchéviques. J'ai quitté la France. Bon pays. Maintenant, j'en rêve seulement. Mais, si Dieu le veut, j'y reviendrai encore...

« Les larmes m'étouffent. Je salue en hâte le brave homme et je retourne à la maison.... il est 9 heures 1/2.

« O douce France, notre seconde Patrie... »

Joseph MADANOWSKI.

Maintenant, pour faire écho à ce jeune Polonais, voici ce que nous disent les Anciens combattants français, retour de Pologne :

« Les programmes du voyage avaient bien indiqué que les musiques militaires ou municipales accueilleraient à l'arrivée dans chaque ville les A. C. français, mais nul ne pouvait prévoir les réceptions chaleureuses et spontanées qui se déroulèrent sans interruption pendant tout le séjour en Pologne.

« Dans telle ville, c'est en vain qu'on eût cherché une fleur aux fenêtres après le passage du cortège, toutes avaient été dégarnies, et les fleurs jetées par leurs propriétaires, aux acclamations de vive la France ! auxquelles répondaient les A. C.

« ...Des étudiants nous escortent, des vieillards nous montrent et nous « expliquent » à leurs petits-enfants. C'est une fête pour l'esprit et pour le cœur.

« Plus encore que tous les hommages officiels, ce qui nous allait le plus droit au cœur, c'était de saisir partout, au passage, ces marques d'amour véritable émanant de toutes les classes de la société. Lorsqu'arrivant assez tardivement dans une ville, nous rencontrions dans les faubourgs, près des gares, de braves amis et ouvriers rentrant de leur travail, à peine avaient-ils appris que nous étions d'anciens combattants de France, que nous voyions soudain leurs yeux s'humecter de larmes de joie. A peine ai-je besoin de dire si les nôtres restaient secs devant un tel accueil. »

SOBIESKI

De grandes fêtes viennent d'avoir lieu, non seulement en Pologne, mais à Vienne, en Hongrie et en Roumanie, en l'honneur du roi de Pologne, Jean III Sobieski.

Cette année fut, en effet, le 250^e anniversaire de la délivrance de Vienne par la retentissante victoire de l'armée polonaise sur les Turcs.

Par cette victoire, l'Europe, que les invasions asiatiques avaient constamment menacée pendant des siècles, fut définitivement sauvée.

La victoire de Vienne fut d'autant plus admirable que Sobieski combattit un ennemi bien supérieur en nombre à sa propre armée et aux forces de ses alliés.

Mais il avait avec lui ces hussards ailés, cavalerie indomptable, qui avait déjà fait ses preuves en défendant la Pologne contre les Cosaques et les Asiates de toutes espèces.

Il avait pour lui son génie militaire, fait de sagacité, de clairvoyance et de sang-froid. Au milieu de conseils contradictoires, parmi ses alliés hésitants ou affolés, il gardait son esprit clair. Du reste, il n'était pas seulement un grand stratège, il savait aussi se mettre à la tête de ses troupes pour les entraîner.

La victoire de Vienne fut complète. Les Turcs s'enfuirent précipitamment, abandonnant tout : tentes, armes, vêtements, trésors, belles captives, bijoux, chevaux et chameaux. Aujourd'hui, on retrouve dans maint palais ou château de Pologne les trophées de cette victoire : des soieries turques à grands ramages, de vastes tapis, des sabres recourbés, des étendards faits de queues de cheval et surmontés d'un croissant, des armures damasquinées, des bracelets et des casques...

Dans les églises polonaises, plus d'un tableau évoque Sobieski, que le peintre a revêtu d'un costume d'empereur romain, sans égard pour son obésité, au milieu de ses fameux hussards empennés.

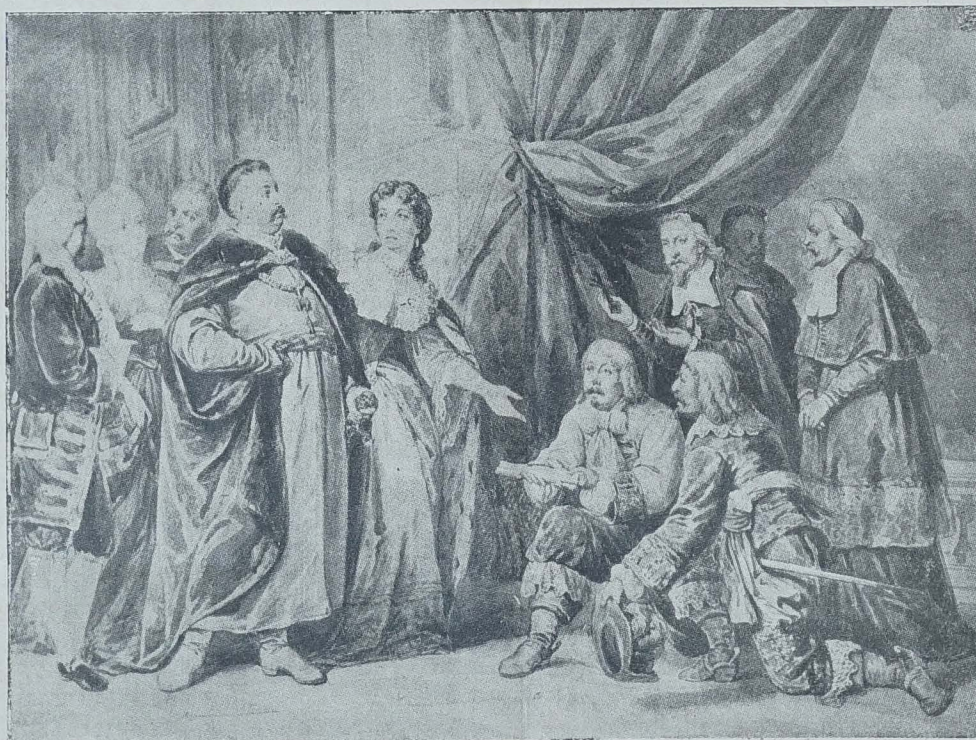
Sobieski avait épousé une Française, Marie de la Grange d'Arquien, venue en Pologne quand elle n'était encore qu'un bébé, avec Marie de Gonzague, femme du



SOBIESKI, d'après une gravure anglaise

roi Ladislas. Devenue grande et belle, mariée une première fois, puis veuve, la jolie Française charma le cœur du guerrier. Il faut lire les lettres qu'il lui adressait au cours de la campagne de Vienne, toutes pleines de tendresse, mais écrites à la mode du temps, dans le langage précieux de l'Astrée. Sobieski y est Céladon et Marie, Astrée, mais le peuple l'appelait familièrement, elle, « Marysienka ».

Les cendres de Sobieski reposent au Wawel. Le Président de la République et le Maréchal Pilsudski, au nom de la nouvelle Pologne, sont allés rendre hommage à celui qui fit la gloire de la Pologne ancienne.



SOBIESKI ET LA REINE RECEVANT DES SUPPLIQUES

LA BATAILLE DE VIENNE

par Maurice Le Corbeiller, député de Paris



PORTRAIT DE SOBIESKI

En 1683, la Turquie, alors maîtresse d'une partie importante de l'Europe sud-orientale, voulut étendre sa domination. Le Grand Vizir Kara Mustapha promit alors au sultan Mahomet que, bientôt, l'étendard du Prophète flotterait sur Saint-Pierre de Rome.

Pour réaliser ce dessein et s'emparer de Rome, il fallait d'abord conquérir l'Autriche. Une armée de 400.000 hommes fut réunie et remonta le Danube, chassant devant elle les troupes impériales trop faibles.

Au début de juillet 1683, l'avance de Kara Mustapha avait été si rapide que l'Empereur d'Autriche dut quitter en hâte sa capitale ; dès le 13 juillet, l'armée turque investit la Ville Impériale.

L'annonce des succès constants des Ottomans bouleversa l'Europe.

D'où allait venir le secours ?

Les princes allemands étaient trop faibles. Des deux autres grandes puissances européennes d'alors, seule la Pologne se déclara prête à agir, car Louis XIV restait hésitant.

A ce moment le Grand Vizir pouvait s'emparer de Vienne, mais il ne voulut pas en tenter l'assaut, sachant par expérience qu'il ne pourrait plus contenir ses troupes et empêcher le pillage de la ville ; or, il entendait se réserver pour lui les richesses accumulées dans Vienne, qu'il savait immenses. Il se borna donc à un blocus et aux opérations d'un siège régu-

lier. Une ville nouvelle s'éleva alors comme par enchantement devant Vienne, une vaste ville orientale parcourue par les chameaux et les éléphants de l'armée assiégeante, les marchands, les esclaves... Le grand Vizir lui-même avait amené son sérail, sa ménagerie, ses musiciens ; il construisit des fontaines, aménagea des jardins et installa même une garenne.

Le mois d'août se passa en opérations normales de siège : bombardements, tranchées, mines, réductions successives des ouvrages avancés. Bien que le général Starhemberg défendit le terrain pied à pied, le cercle de fer se resserrait.

A ce moment déjà, le monde occidental considérait Vienne comme perdue. Le Pape Innocent IX donna l'ordre de tenir le Saint-Sacrement exposé dans toutes les églises de la Chrétienté...

Cependant, la Pologne armait. Elle se sentait solidaire de l'Autriche devant l'invasion orientale.

En dépit des plus grandes difficultés — car il n'y avait point de plan de mobilisation et d'argent — en engageant ses propres biens, le roi de Pologne, Jean III Sobieski, concentra en hâte ses troupes à Cracovie.

Le 3 septembre, l'armée polonaise entra en Autriche, ralliant ce qui restait des troupes autrichiennes et les corps allemands. Sobieski était dans tout l'éclat de sa gloire acquise pendant les guerres précédentes. Tous les chefs furent d'accord pour lui remettre le commandement.

Détail qui révèle bien le caractère du roi de Pologne : sa cavalerie et, en particulier, ses hussards étaient bien équipés, mais son infanterie levée à la hâte était misérablement vêtue et faisait pauvre mine à côté des soldats autrichiens. Les généraux allemands conseillèrent au roi de la faire avancer seulement de nuit. « Mes soldats, répondit Sobieski, sont partis en haillons parce qu'ils ont fait le vœu de se vêtir seulement des dépouilles de l'ennemi. Dans quelques jours ils seront magnifiquement habillés ». Ces paroles bientôt connues dans l'armée polonaise lui donnèrent un moral invincible.

Ayant trompé sur sa route les espions de Kara Mustapha en passant par des montagnes réputées inaccessibles, l'armée parut soudain devant le camp turc. Le choc décisif eut lieu le 12 septembre — un dimanche — Le plan de bataille imposé par Sobieski se révéla excellent : après une journée entière de luttes acharnées, l'armée turque, trois fois plus nombreuse que celle de Sobieski, fut taillée en pièces. Une dernière charge, cette fois conduite par le roi lui-même, acheva de la mettre en déroute. Les vaincus, en fuyant, abandonnèrent un immense butin, chameaux, éléphants, matériel, approvisionnements, jusqu'à l'étendard de Mahomet que Sobieski envoya au Pape.

Tandis qu'enthousiasmés, Polonais et Allemands se pressaient autour du vainqueur, le héros se réfugia dans la tente du Grand Vizir pour écrire à sa chère et capricieuse Marië-Casimire.

Il finissait cette lettre qu'il avait datée « Des tentes du Vizir » quand on lui amena le cheval de Kara Mustapha, couvert d'ornements précieux. Sobieski prit un des étriers d'or et l'envoya à Marie-Casimire avec sa lettre.

Au Palais de Marysienka

(1)

C'est presque un devoir, à l'occasion du grand anniversaire qu'on vient de commémorer, de rendre visite au roi Sobieski dans sa seigneuriale résidence de Wilanow. Le coquet château à l'italienne, aux deux ailes éployées est d'un accueil avenant et, dans le parc, les pans de verdure, taillés au cordeau, sont des murailles frissonnantes s'ouvrant sur des perspectives de lumière délicatement tamisée par cette fin d'automne.

Sous des érables qui sont des monuments du monde végétal, des marronniers compacts et des tilleuls élancés, des nymphes pudibondes et de joufflus amours batifolent à l'écart des dieux de l'Olympe qui, dans un impressionnant décor d'armures et de panoplies, peuplent les frises, les supports de fenêtre, les dessus de porte, jusqu'aux moindres recoins du château.

Les salles petites, qu'on s'étonne de trouver si exi-

gües, semblent de précieux, presque trop riches coffrets. Ces choses rares sont mortes et c'est en vain qu'on les sollicite de recréer de la vie. Arrêtez-vous devant ce ravissant miroir, au reflet profond comme celui de l'eau de puits, miroir encadré d'écaille et d'argent niellé, et attendez : peut-être, parmi tous ces reflets à jamais immuables et que les jeux de la lumière ramènent, au cours des jours, avec une désespérante ponctualité, peut-être, soudain, verrez-vous apparaître le délicat visage de cette hautaine fille des d'Arquien, transportée là au fond de l'Europe de son manoir natal.

Avec ses boucles très noires qui, gracieusement, s'enroulent autour de la ligne très pure du cou, avec son sourire dont la malice s'abrite dans le regard très vif et aux commissures des lèvres, vous la retrouvez, sous les espèces de Flore, entourée d'amours que le peintre



SOBIESKI ET MARYSIENKA QUITTANT WILLANOW

Tableau de J. Brandt.

a présentés sous les traits de ses trois fils ; toute cette famille vous observe silencieusement du haut du plafond d'un minuscule salon garni de panneaux de glaces. Ailleurs, dans un autre salon, vous retrouverez Marie d'Aquien à cheval, un mignon petit sceptre à la main. Le cheval est tout caparaçonné comme un archimandrite ; il se raidit, se rengorge et cette monture royale a tout l'air d'un dindon à quatre pattes ; pour la reine, corsetée, ficelée de toutes parts, elle laisse apparaître, avec un ouf, au dessus d'une carapace de tortue, une tête petite et fine. Le roi devait aimer cette Française aux gestes légers, alerte, à la répartie qu'on devine vive. Au fait, comment parlait-elle ; français ? A-t-elle appris un peu de polonais pour dire aux gens de service « woda gorąca » et « zimno » ? On imagine, à voir

les petites cheminées, que, par les matins d'hiver, dans le boudoir, il ne devait guère faire chaud. On médit de notre époque qui est celle de la mécanisation. Mais pensez avec quel intérêt vous entendriez aujourd'hui un disque où aurait été enregistré un entretien de ce couple royal !

On peut voir, dans une adorable armoire vitrée de Boule, des jouets en filigrane de Venise des trois garçonnets. Se sont-ils vraiment amusés avec ces joujoux trop frères et trop jolis ? Nous pensons plutôt que comme ce groupe d'amours, ornant la balustrade de l'escalier qui conduit de la terrasse au bord de l'eau, lesquels amours s'attrapent tout bonnement par la tignasse (détail qui a beaucoup intéressé mon fils, collègien débutant) les petits Sobieski devaient prendre

exemple, plus d'une fois, sur ces amours belliqueux et revenir vers leur maman avec des fonds de culotte quelque peu dépourvus de royale dignité.

Et le roi ? Sa défense de Vienne semble bien avoir été son chant du cygne. Il est vrai que le pape avait envoyé de beaux cadeaux : une rose en diamant pour la reine et, pour le roi, un extraordinaire secrétaire en bois d'ébène incrusté de bronze avec de petites galeries en ivoire qui semblent un chef-d'œuvre de confiseur. Les braves Cracoviens, eux, ont offert au vainqueur de Vienne un magnifique plat en argent ciselé, gaufré avec un frétilant coursier qui met les quatre pieds dans le plat et les Turcs qui se sauvent tant qu'ils peuvent. Le roi, lui, ne devait pas s'amuser tous les jours, surtout les dernières années de sa vie. Parmi beaucoup d'autres, un portrait d'un Italien, un certain Cerri, se confie à vous : la belle moustache (celle de Vercingétorix et de Flaubert) est floue, et, sous un front incliné, le regard est sans éclat. La rouille a rongé non seulement l'épée inactive, mais aussi cette massive et robuste nature. Le roi, souvent excédé par des intrigues de cote

ries, devait trouver quelque consolation dans les visites à sa galerie de tableaux. Qui sait si ce n'est pas, après avoir jeté un dernier regard sur ces vestiges d'un glorieux passé, que le roi, par une soirée du mois de juin, s'en est venu mourir dans une toute petite chambre que montre le guide et qui, depuis, a été transformée en chapelle. Au-dessus de l'autel une madone, copie de celle de Raphaël, se dresse en la pureté de son marbre de Carrare et, de ses deux mains jointes, semble préserver silencieusement, jusqu'à la consommation des siècles, la gloire intacte de ce roi très chrétien. Tout semble, dans les salles du château, se mettre à l'unisson de ce geste silencieux. Mais, au dehors, autour de la belle pelouse, au restaurant devant lequel stationnent plusieurs limousines de luxe, à la gare où s'arrêtera tout à l'heure un ridicule tortillard, vous êtes ramené brusquement au sens de la réalité ; ce passé, que vous venez de coudoyer, vous accompagne quelque temps encore pour s'évanouir comme s'est dissipé, il y a une heure, à votre passage, le tendre et subtil arôme des héliotropes.

Lucien ROQUIGNY.



Vieilles traditions, anciennes coutumes

L'orage a toujours été entouré, dans la campagne polonaise, d'une atmosphère superstitieuse. Quand, pendant la tempête, il se produit des éclairs, on prétend qu'alors le ciel s'ouvre, mais naturellement on ne peut rien voir à l'intérieur parce que les éclairs éblouissent les yeux. Et si la foudre en tombant allume un feu, ce feu allumé par le ciel ne saurait être éteint qu'avec du lait ou encore de la graisse de chèvre...

Le vent, c'est un « planétaire », un grand paysan très fort qui vole au-dessus du monde, dans sa pelisse de mouton toute déchirée. Il y a aussi d'autres « planétaires » qui dirigent les nuages. Ceux-ci portent des fracs rouges et de grands chapeaux en cire qui sont gonflés, comme les ballons d'enfants, et qui leur servent d'ailes. Parfois aussi on les croit des nègres avec des cornes en arc-en-ciel. Ils ont pour tâche d'enlever les lourds nuages des eaux de la terre et de les traîner sur le ciel. Lorsque la corde qui tenait un de ces nuages craque, ce nuage retombe sur la terre et le « planétaire » qui le traînait, doit descendre sur la terre pour le retirer de nouveau des eaux. Les « planétaires » portent aussi des foudres avec eux, mais ils n'ont pas le droit de les lancer sans la permission de la Sainte-Vierge.

Selon une très ancienne tradition, la terre est plate comme un pain de seigle, et vogue sur une mer. Jadis elle était tout à fait transparente. Mais quand Caïn tua Abel, il voulut cacher le corps de sa victime dans un tombeau profond. Or, la transparence de la terre trahissait son crime. Alors Caïn maudit la terre si affreusement qu'elle devint noire.

Quand le soleil est rouge le soir, c'est qu'il est malade. Et si quelqu'un tue un serpent ou un autre reptile, il doit le couvrir immédiatement, car si le soleil le regardait, il y aurait une éclipse. Et l'éclipse du soleil prédit de grands malheurs pour le monde entier.

Il paraît qu'autrefois une mauvaise fée perça le soleil avec une épingle et qu'il resta malade pendant trois jours, au fond de la mer. Il y eut alors des ténèbres impénétrables sur toute la terre. Ce fut la première éclipse.

Si le soleil est bien portant et gai, il est très bien disposé pour les gens. Chaque soir, avant de se coucher, il s'arrête et se penche pour saluer la terre et lui dire « bonne nuit ». Enfin on raconte encore que dans le ciel le soleil a sa maison et tout son ménage, et qu'il se nourrit de miel.

Une Excursion dans les Montagnes Polonaises

Le célèbre et charmant humoriste polonais, Kornel Makuszyński, va vous raconter, de la façon la plus plaisante, une promenade dans les Tatry, en compagnie du peintre Witkiewicz et de Boy, — l'illustre médecin et écrivain polonais qui, outre ses œuvres personnelles, se recommande à votre admiration, chers lecteurs, par la traduction en polonais de plus de cent chefs d'œuvre de la littérature française.

Boy me dit :

— Tu viens avec moi, demain, dans la montagne ?

Mon cœur se serre. La chose se passait dans un café. L'orchestre jouait « L'Amour est Enfant de bohème », et cet individu voulait me faire aller dans les montagnes.

— Loin ? demandai-je.

— A l'Etang Noir.

Je réfléchis : je connais quelques personnes qui y sont allées et qui en sont revenues, saines et sauvées. Solski y est allé deux fois, et il ne va pas mal. Il faudra seulement faire attention...

— J'irai, dis-je avec force.

L'orchestre jouait :

« Toreador, en garde, en garde — Et souviens-toi (bis) Qu'un œil noir te regarde... »

Il faisait sombre dans mon âme. Cette nuit-là, je ne dormis pas. Je rêvais que je pendais, la tête en bas, accroché par un pied au rocher, au-dessus d'un précipice sans fond et qu'un aigle horrible des hauteurs arrachait de moi des morceaux de chair.

Je pleurais, dans mon sommeil, comme un petit enfant.

Au petit jour, j'envoyai une circulaire à mes proches :

« Je pars pour la montagne. Qu'on n'accuse person-



Boy, par Witkiewicz

ne de ma mort. Mon testament est dans ma valise. Ma note n'est pas payée ».

Et je m'en fus, dans les montagnes, tremblant comme un auteur avant une première représentation. J'avais pris une petite canne et, comme j'avais entendu



UN SOMMET DE TATRY

dire qu'il faut toujours emporter des provisions, j'emportai une tablette de chocolat. Mes amis, d'ailleurs, m'avaient promis qu'à la Hala Gasienicowa il y aurait un restaurant excellent, tout le confort et un orchestre.

Nous étions sous la garde de cet homme phénoménalement habile dont l'enveloppe charnelle se nomme Stanislas Ignace Witkiewicz, auteur de « La Tumeur cérébrale », vieux taterniste (on dit « taterniste » comme on dit « alpiniste »). Il ranima mon ardeur, car le silencieux Boy, enfoncé dans ses pensées, aurait pu m'emmener, sans le vouloir, à tel sommet où je serais mort de peur.

Le peintre examina mon harnais montagnard et se mit à rire. Cela me rendit maussade.

Eux avaient mis d'épaisses bottines avec toute une fabrique de clous. Ils tiennent des hachettes de brigands, des manteaux, des pèlerines, et moi, malheureux, je n'ai qu'une petite canne et une tablette de chocolat... Peut-être cela suffira-t-il.... pour aller

à l'Etang Noir. J'ai l'impression que ce sont les vacances dans ma famille et qu'on m'emmène en promenade.

Je marche cependant. Que puis-je faire d'autre ? Je marche une heure, deux heures. Les moineaux sur la route trébuchent de rire. Le bétail me regarde. Le soleil nous grille comme un enragé. Le désespoir commence à s'accrocher à moi comme un chien... Essayons d'une conversation amicale pour nous donner du courage.

Eux là-dessus :

— Défendu de parler. Cela fatigue.

— Ah ! dur règlement.

— Penche-toi en avant, et fléchis légèrement sur les genoux.

— Ah ! ah !

C'est comme si on disait à un agonisant : « La tête un peu à droite, les pieds en ligne ; tu seras mieux pour mourir... »



CABANES A LA HALA GASIENICOWA

Je me penche donc en avant, et je fléchis légèrement les genoux. Ce sont, tous deux, de vieux taternistes, ils savent ce qu'il convient de faire.

Mais moi, je sais que si quelqu'un se fatigue, il faut qu'il s'étende une demi-heure sur l'herbe et se repose.

— Défendu de s'étendre.

— Et qu'est-ce qu'on peut faire ?

— S'asseoir deux ou trois minutes.

Je pense que je suis comme un œuf que l'on fait cuire à la coque. Cette opération dure le temps de trois Ave Maria.

Je continue à marcher au pied d'une montagne qui possède une stupide propriété : elle devient toujours plus haute.

— Encore cette hauteur, dit le peintre.

Nous la dépassons. En voilà une autre.

— Encore celle-ci, dit-il.

Oui, c'est ainsi, dans les Tatry, depuis des temps

immémoriaux. Il y a toujours « encore quelques pas seulement » qui durent une demi-journée. Rien n'y peut rien. Ils le savent, les mauvaises gens, et, de temps en temps, ils se regardent en-dessous.

Mais, moi aussi, je sais être un héros : j'ai été pendant six semaines à l'armée. A vrai dire, dans les bureaux, mais enfin, à l'armée.

Il faut pourtant nourrir son héroïsme. Je cherche ma tablette de chocolat et je retire, du bout des doigts, une crème coulante. Elle fond comme je fonds moi-même tout entier. Mon désespoir s'exprime alors d'un ton plein de douceur :

— Avez-vous quelque chose à manger ?

— Oui, répondent-ils. Et ils continuent à marcher.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas... ?

— Pendant la marche, défense de manger. Il faut marcher. A l'arrêt...

Jamais je n'ai plus sincèrement désiré mourir. Dans ma tête tournoie seulement cette idée :

— Un idiot de tramway a des arrêts à chaque coin... et moi...

Ils me disent, depuis une heure, que, dans une heure, nous arriverons.

— C'est encore loin, jusqu'au cimetière ? demande le défunt.

— Dans une heure nous y serons, mon cher Monsieur, répond le croque-mort.

Nous arrivons à la Hala-Gasienicowa. Repos et fête. deux verres de thé. Il n'y a rien à manger. Mes amis ne veulent rien me donner car « nous mangerons nos provisions un peu plus loin ».

Je commence à me demander lequel des deux je vais tuer le premier. Mais je marche toujours. Cela sera peut-être plus facile, là-bas, au-dessus d'un précipice. Mais que faire, s'il n'y a aucun précipice au long du chemin...

Voici pourtant que se découvre une vue si ravissante que, ma foi, cela vaut la peine de vivre.

L'Etang noir : merveilleux, unique !

Mes amis me demandent avec sollicitude :

— Peut-être es-tu déjà fatigué ?

— Qui ? Moi ???

Et je m'élance en avant comme un cheval éperonné. La sueur me coule par torrents ; de ma poche suinte une source au chocolat. Mes jambes tremblent sous moi. Mais je vais, comme une machine. Nous arrivons à l'Etang Glacé.

Je suis dans l'enchantement. Je voudrais embrasser ces mauvaises gens. Mais il ne convient pas de s'attendrir en face des monts géants. Mon regard de faucon plane par dessus les sommets. Non, je ne me trompe pas :

— Des chèvres, m'écriais-je dans un transport de joie.

— Où donc ?

— Là, là, sur le Mont des Chèvres.

Les vieux taternistes regardent et fixent longuement.

— Ce sont deux petites jeunes filles.

Mon regard de faucon se ternit et c'est alors que je reçois du pain et du saucisson. Je mange avec des larmes d'attendrissement. Je bois l'eau de l'étang et je suis heureux. Certes, à Varsovie, on ne le croira pas, on ne voudra pas le croire, même si c'est imprimé, surtout si c'est imprimé !

— Allons au Granat ! s'écrie Witkiewicz.

Qu'est-ce que c'est cela, le Granat ? Un mot pareil éclate avec le fracas de mille grenades. On me fait comprendre que, qui est arrivé jusqu'ici doit aller plus loin.

Je m'entête. Je leur assure que je peux mourir ici même et qu'eux n'ont plus qu'à s'en aller, fût-ce en Hongrie...

Après s'être regardés tour à tour, après s'être dit quelque chose avec des yeux de basilic, mes amis me font accepter ce compromis :

— Au Granat, c'est, en effet, trop loin. Mais nous atteindrons la Vallée déserte.

Le désespoir se tient sur moi comme un vautour. Allons à la Vallée Déserte, à la Vallée Folle, à la Vallée Mortelle ! Allons au cimetière, au Mont Chauve, au Mont de Cristal ! Allons en enfer...

Nous arrivons à la Vallée Déserte. On m'explique alors avec aisance que quiconque est arrivé à la Vallée Déserte doit aller un peu plus haut.

— Comment s'appelle cet « un peu plus haut » ?

— La Bulka, ou quelque chose comme cela.

— Allons à ce « quelque chose comme cela ».

Ce n'est plus moi qui marche. C'est une furie, une des plus effroyables que j'aie jamais vues.

Je m'accrochais aux pierres des mains, des pieds, des ongles, des dents. Je rugissais sourdement. Je pleurais sans larmes et j'allais. Une brute de pierre vous glissait sous le pied ; vous l'accrochiez avec la main. Tant pis si cela lui déplaisait. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Il me semble que c'est la fin et il y a encore une hauteur !

Ma rage commence à se faire venimeuse. Dans mon âme apparaît le penchant au meurtre. Mes amis me criblent de leurs encouragements comme de coups de fouet. Ma petite canne vole en éclats. Mon âme aussi vole en éclats. Cela dura trois heures !

Et lorsque, enfin, à demi-mort, je me trouvais sur un sommet d'où la vue s'étendait dans le ciel et sur toute la terre, en moi descendirent le ciel, la clarté, les délices et la joie. J'étais monté au ciel.

— Ainsi, c'est la Bulka ? demandai-je, ravi.

— Cela, c'est le Granat ! me répondit cet homme qui vit encore, seulement parce que j'eus pitié de lui.

C'est par un tel tour que je suis arrivé sur ce sommet. J'y fus trop près de Dieu pour que, dans le ciel, il n'eût pas entendu mon serment de ne pas y revenir une seconde fois dans ma vie.

Ensuite commença le délice des délices, le déjeuner sur les rochers.

A un certain moment, je me retourne, et de ma main, coule un peu de sang. Le docteur Boy-Zelenski va me soigner.

— Boy, qu'est-ce qu'il faut faire ?

Le distingué médecin se gratte la tête.

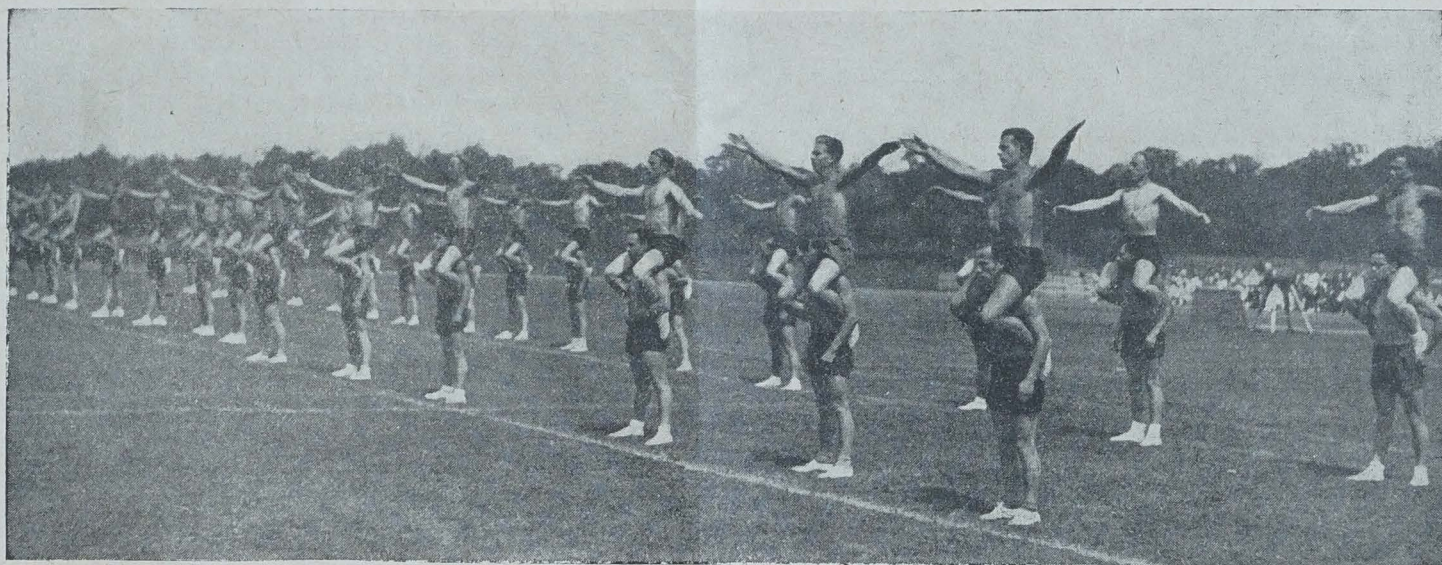
— Est-ce que je sais ! Il me semble qu'il faut de l'iode... ou peut-être pas de l'iode, de l'eau... Nous ferons mieux de demander à Witkiewicz.

On ne put d'ailleurs rien lui demander, à celui-là, car il rugissait de joie à l'idée qu'il m'avait tiré si haut et il se roulait sur la neige... Dieu est si bon que, peut-être, dans bien des années, il lui pardonnera.

KORNEL MAKUSZYŃSKI.



ÉDUCATION PHYSIQUE



L'éducation physique, la gymnastique, les sports, sont en honneur en Pologne.

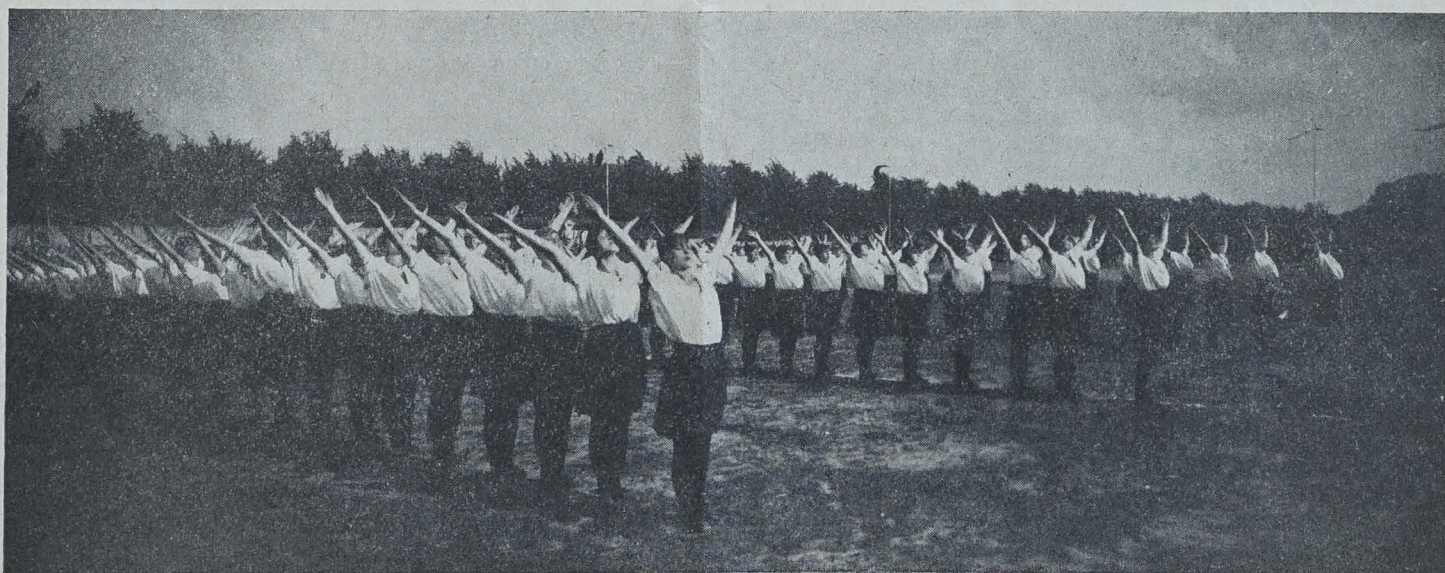
Savez-vous que nombre des champions, des « as », des batteurs de records, dans le monde, sont des Polonais ? Il y a Kusocinski, le rival de Ladoumègue ; Mlle Walsiewicz, « la femme la plus rapide *in the world* » disent les Américains ; la recordman du lancement du disque, Mlle Konopacka ; et tant d'autres, que nous vous présenterons une autre fois.

L'Etat polonais a fait établir un Institut d'Education Physique aux environs de Varsovie, à Bielany. La France y est représentée par... la femme du Directeur, une aimable Bretonne. Et aussi par un des moniteurs, soldat allemand par force pendant la guerre, fait prisonnier à Verdun, et qui nous dit, avec l'accent que pouvaient avoir nos campagnards en 1917 : « T'en fais pas, mon p'tit gars, on les aura ! »

Ce jeune homme (il paraît très jeune vraiment, c'est un vivant exemple des miracles de la culture physique), ce jeune homme donc, éveillé et malin comme... un Français, nous a fait les honneurs de l'Institut.

Dans un cadre ultra-moderne, entre des murs de ciment aux lignes rigides et peints de couleurs claires, avec des meubles ultra-simples selon la nouvelle esthétique, vit tout une armée de jeunes gens et de jeunes filles, futurs moniteurs des lycées et des écoles normales. Il y vient aussi des moniteurs en exercice, pour se retremper dans la saine atmosphère de l'Institut, et, comme on dit, « se mettre à la page ».

Nous en rencontrons dans les salles de gymnastique, sur les échelles, aux agrès ; dans les salles d'escrime, dans les courts de tennis, sur les terrains de foot-ball, avec des tenues appropriées. Tous sont bien bâtis, la peau dorée, les cheveux du blond cendré au châtain. Tous sont joyeux. Cet Institut d'aspect morose déborde, grâce à eux, de la joie de vivre.



De la France à la Pologne

« Marche, marche, Dombrowski, — De l'Italie à la Pologne », dit le refrain de l'hymne national polonais, composé, comme on le sait, par les Légions polonaises du général Dombrowski, que la Révolution française avait adoptées et envoyées en Italie.

Et nous, allons, volons, — tout au moins par le moyen de la poste — de la France à la Pologne. Ecrivons à nos amis polonais.

Qui demande des correspondants ? Ah ! des centaines d'entre vous ! Voici les adresses de ceux que nous n'avons pu encore satisfaire :

Cécile Zaleska et ses compagnes (de 15 à 17 ans), rue Hoża, 50, Varsovie.

Irène Brusiak et ses camarades (jeunes filles et jeunes gens de 15 à 20 ans), Gimnazjum Panstwowe im. Ks. Czartoryskiego, Pulawy, Pologne.

Joseph Bartosik, Président du Cercle des Amis de la France, Gimnazjum Adama Mickiewicza, Kalisz, Pologne.

J. Kowal, président du Cercle des Amis de la France, Gimnazjum, Ostrzeszów, Pologne.

Mme Kowalska, pour ses élèves (30 jeunes filles de 17 à 18 ans), Ujejskiego 2, Cracovie.

Mme Zinaïde d'Anselme, Górna 53, Krzemieniec, Pologne (pour ses élèves, jeunes filles et jeunes gens de 14 à 18 ans).

M. Fernand Bonneau, dessinateur, Compagnie Lorraine de Constructions, Jarny (Meurthe-et-Moselle).

M. René Conrad, 33, rue Franklin, Mulhouse.

Pour la ville d'Orange (Vaucluse) :

Besset Marcel (13 ans), quartier Grenouillet.

Guérin Robert, collège de garçons, 17 ans.

Borroniéri Paul, collège de garçons, 16 ans.

Bouveron Paul, collège de garçons, 15 ans.

Macabet Alcide, collège de garçons, 16 ans.

Mulard Robert, collège de garçons, 15 ans.

Camuel François, collège de jeunes filles, 14 ans.

Bernoin Roger, rue de Châteauneuf, 13 ans.

Stoyanovitch Pierre, interne, collège de garçons.

Lourtis Jean, 34, boulevard de la Meyne.

Pontier Jacques, école laïque de garçons, cours Pourtales.

Chapelou Jean, quartier du Marquis, campagne Bomenel.

Baldeyrou Jacques, interne, collège de garçons.

Estève Pierre, 48, rue du Noble, 48.

Lefay Marcel, 7, rue Benicroix, 7.

Viau Charles, 10, rue des Jardins.

Les jeunes filles de l'Ecole Primaire Supérieure d'Angers (Maine-et-Loire). Ecrire à leur professeur : Mlle Held, 17, rue Prébaudelle.

Vous pouvez aussi vous adresser, de la part des Amis de la Pologne, à M. Lucien Roquigny, directeur de l'Echo de Varsovie, rue Nowy Swiat, 7, Varsovie.

UN CADEAU

AUX CERCLES D'AMIS DE LA FRANCE

Les Cercles d'Amis de la France, en Pologne, qui désirent orner leurs classes avec de belles affiches françaises (villes, châteaux, paysages), n'auront qu'à s'adresser, de la part de Mme Rosa Bailly, à M. le Directeur de l'Office des Chemins de Fer français, Ossolin-skich, 4, Varsovie. Il les leur enverra très aimablement.

SURTOUT, ECRIVEZ LISIBLEMENT !

Chers abonnés de Pologne, de France et de partout, ayez soin d'écrire *très lisiblement* votre nom et votre adresse, en nous écrivant. Une écriture négligée est le plus souvent cause de la perte de votre journal, ne l'oubliez pas.

Ecrivez aussi très lisiblement votre nom et votre adresse en échangeant des lettres avec vos amis de l'autre patrie.

COMMENT ENVOYER VOTRE ABONNEMENT ?

Par chèque postal : c'est la façon la plus sûre et la moins coûteuse.

Nos amis français peuvent envoyer des timbres. C'est encore plus simple.

Mais que nos amis polonais nous expédient un chèque postal international.

POUR QUI LA PALME DE 1933 ?

Pour les élèves de l'Ecole Primaire Supérieure de Jeunes Filles de Rennes. Leur professeur, Mme Dudouit, nous envoie 132 abonnements et une commande monstrueuse de cartes postales. Quel heureux début pour cette année !

En second lieu, les collégiens d'Orange (par M. Gilbert Laget). Ils ont été à l'honneur dans la presse polonaise, MM. les collégiens d'Orange. Le grand quotidien de Cracovie, le *Courrier Illustré*, ainsi qu'un journal polonais du Nord de la France, ont reproduit tels quels leurs devoirs sur la Pologne. Ils contenaient bien quelques fautes amusantes (l'un d'eux n'a-t-il pas cru que les termes art baroque et art rococo, qui désignent les styles du 17^e et du 18^e siècles, étaient des termes péjoratifs !), mais ils étaient tout à fait sympathiques. Celui de Marcel Basset surtout, qui a fait grand plaisir aux Polonais.

UNE ERREUR

Dans notre dernier numéro, par suite d'une bizarre erreur de clichage, c'est le prince Joseph Poniatowski qui vous a été présenté sous le nom de Joseph Pulaski ! Vous retiendrez de cette confusion que ces deux héros ont porté le même prénom, Joseph, et qu'ils se sont illustrés tous deux au début du 19^e siècle. Mais Joseph Poniatowski, qui refusa la couronne royale pour tenir ses engagements envers la France, et qui fut noyé à Leipzig en protégeant la retraite de Napoléon, a droit à notre reconnaissance, tandis que Pulaski a mérité celle de l'Amérique, en combattant pour son indépendance.

LE VOYAGE DES NORMALIENS EN POLOGNE

Nos 38 camarades de Caen, Versailles et Loches, sous la conduite de M. Leterrier, ont fait, cet été, un merveilleux voyage. Ils ont été profondément touchés par l'accueil de leurs camarades de là-bas.

Lecteur, viendrez-vous là-bas, l'été prochain ? Comme vous aussi, seriez bien reçu !

AMIS PARISIENS

Il existe à Paris une Association des Etudiants Polonais, 9, rue Michelet (5^e), à l'Institut d'Etudes Slaves. Pensez-y !

NOTRE EXPOSITION SCOLAIRE

Elle va reprendre ses tournées dans les écoles. Qui veut la voir ? Ecrivez-le nous bien vite !

On danse
à Lowicz



chez les
paysans

Remarquez la beauté des lourdes étoffes de drap, qui tombent si bien, et leurs bandes multicolores, si gaies. Les costumes des hommes ne sont-ils pas pleins d'élégance ? Les poutres et les murs sont ornés de brillantes compositions, en papiers colorés, que les paysannes exécutent avec leurs ciseaux à tondre les moutons !

PARLONS POLONAIS

Ils sont de plus en plus nombreux, les Français qui apprennent le polonais : nos ingénieurs du Nord et de l'Est, pour parler à leurs ouvriers polonais ; nos instituteurs de ces régions, qui sont pleins de sympathie pour ces émigrés et qui veulent leur rendre plus doux leur exil ; nos prêtres qui les marient et baptisent leurs enfants ; nos étudiants, attirés par la splendeur de la littérature polonaise ; et beaucoup, beaucoup de voyageurs, qui sont allés en Pologne par curiosité, et se sont aperçus que la Pologne est une seconde patrie pour un Français.

Nous aussi, nous parlerons polonais !

Ceux d'entre nous qui sont abonnés à « Notre Pologne » depuis sa création, connaissent déjà beaucoup d'expressions. Ils peuvent dire des phrases entières !

Pour les nouveaux, une petite leçon de prononciation :

a, e, i, o, se prononcent *a, é, i, o*. Y a-t-il quelqu'un pour trouver ce début difficile ? ! — ó et u se prononcent *ou* ; ą : *on* ; ę : *in*.

Y est plus difficile. « Cela tient le milieu, disait en plaisantant le professeur Gasztowtt, entre le rugissement et le meuglement ». Nous essaierons de tenir le milieu entre i et é : cela donne à peu près *eu* prononcé du bout des dents.

Prononcez : dom (maison), niebo (ciel), ręka (main), nogi (les jambes), dąb (chêne), pióro (plume), atrament (encre).

NOTRE INSIGNE

L'Aigle Blanc, émail et métal
3 fr., par poste recomm. : 3,75

DES CARTES POSTALES

Série de 12 en noir 1 fr.
Série de 10 en bistre 1,50
Série de 7 en couleurs ... 2 fr.

DES VIGNETTES très artistiques

(grands hommes, paysages,
monuments).
La série de 20 1 fr.

PRIMES A NOS ABONNÉS

Chacun de nos abonnés peut nous demander une des publications suivantes :

Rosa BAILLY : Histoire de l'Amitié franco-polonaise.

FREDRO : Trois médecins pour un malade (comédie).

Pierre GARNIER : Copernic.

SIEROSZEWSKI : A la lisière des forêts (souvenirs de Sibérie).

J. S. DEBUS : De Lille à Varsovie (souvenirs de voyage).

Mais surtout, n'oubliez pas de la demander ! Elle n'est jamais envoyée d'office.

« LES AMIS DE LA POLOGNE »

16, Rue Abbé de l'Épée, Paris (5^e). — Compte de chèques : Paris 880-96

Faites abonner vos parents à la Revue « LES AMIS DE LA POLOGNE »

Mensuelle - 32 pages, richement illustrée - 10 francs par an